

Staline accuse le prolétariat allemand (1)

Par Felix Morrow

(juin 1942)

Quelle est l'attitude de Staline vis-à-vis d'un second traité de Versailles ? C'est-à-dire « *une paix* » qui exigerait d'une Allemagne sans Hitler d'« *avouer* » sa culpabilité pour la guerre, de payer des réparations aux Alliés pendant des décennies, de soumettre ses finances à un contrôle par des commissions anglo-américaines, de payer le coût des armées d'occupation, bref, de commencer une « *vie* » nouvelle sous le contrôle des rivaux impérialistes de l'Allemagne.

Dans son Ordre du Jour à l'Armée rouge pour son 24^e anniversaire, le 23 février, Staline a nié que l'objectif de l'Armée rouge soit « *l'extermination du peuple allemand et la destruction de l'Etat allemand* ». Car, dit-il, « *il serait ridicule d'identifier la clique de Hitler avec le peuple et l'Etat allemand. L'histoire montre que les Hitler viennent et partent, mais que le peuple et l'Etat allemand demeurent* ». Pourtant cette déclaration de Staline ne répond pas à la question concernant un second Versailles. Le premier traité de Versailles n'avait pas pour but avoué d'« *exterminer le peuple allemand et de détruire l'Etat allemand* ». Il se contentait de les ligoter, étranglant la productivité de l'Allemagne et affamant son peuple, empêcha l'unification économique de l'Europe et pava le chemin pour l'exploitation fasciste des haines nationales engendrées par l'oppression de l'Allemagne incarnée dans le Traité de Versailles et la Société des nations.

Staline a déjà publiquement adopté l'idée d'une Société des nations avec plus de dents, comme « *solution* » à la situation d'après-guerre. Ce concept était contenu dans le troisième point de la « *déclaration d'amitié et d'aide mutuelle* » polono-russe signée le 4 décembre, qui assurait :

« Une fois la guerre conduite à sa conclusion victorieuse et les criminels hitlériens dûment châtiés, la tâche des gouvernements alliés sera d'établir une paix juste. Ce ne peut être réalisé que par une nouvelle organisation des relations internationales reposant sur l'association des Etats démocratiques unis. Pour être un facteur décisif, une telle organisation doit avoir du respect pour la loi internationale et avoir le soutien des forces armées de tous les gouvernements alliés. Ce n'est qu'à de telles conditions que l'Europe pourra être établie et la défaite des barbares allemands consommée. Ce n'est qu'ainsi qu'on aura la garantie que la catastrophe causée par l'hitlérisme ne pourra jamais se répéter » (NY Times, 6 déc. 1941, c'est moi qui souligne, FM).

Une « *paix juste* » maintenue « *par les forces armées de tous les gouvernements alliés* » — qu'est-ce sinon un second Versailles et une nouvelle mouture de la SDN ? L'impérialisme mondial ne manifeste pas beaucoup d'ingénuité dans son catastrophique déclin et se contente de répéter dans cette guerre ses formules de la dernière. Avec cette différence qu'elles sont signées du gouvernement soviétique. Cela seul trahit le gouffre infranchissable entre le gouvernement de Staline et celui de Lénine et Trotsky.

Que Staline produise une déclaration de Lénine qu'une « *paix juste* » pourrait être fondée par les baïonnettes des Alliés ! Il nous suffira de faire une seule citation des nombreuses références de Lénine à Versailles, tirée de la préface à l'introduction de 1920 de son *Impérialisme* :

« Le Traité de Paix de Brest-Litovsk, dicté par l'Allemagne monarchiste et, plus tard, le beaucoup plus brutal et odieux Traité de Versailles, dicté par les républiques "démocratiques" de France et d'Amérique et par la "libre" Angleterre, ont rendu un très grand service à l'humanité en démasquant à la fois les laquais de plume stipendiés par l'impérialisme et les réactionnaires petits-bourgeois, bien qu'ils s'intitulent eux-mêmes pacifistes et socialistes, qui chantaient les louanges du "wilsonisme" et qui insistaient, disant que la paix et la réforme étaient possibles sous l'impérialisme ».

La pierre angulaire logique d'un second Traité de Versailles, comme du premier, doit nécessairement être la clause de « *culpabilité pour la guerre* » justifiant l'écrasement de l'Allemagne, en temps de paix, par ses rivaux impérialistes. Le premier Traité de Versailles n'a pas été signé par le Kaiser [Guillaume II] mais par la République de Weimar, produit de la révolution de 1918. Obliger la république de Weimar à « *avouer* » qu'elle était coupable de la guerre et à payer des réparations signifiait que non seulement le Kaiser, qui s'était enfui, mais aussi le peuple allemand, qui était resté, étaient coupables et devaient expier pour cette guerre. De la même façon, un second Versailles doit être justifié en jetant le blâme non seulement sur les nazis, mais sur les masses allemandes qui auront à porter le fardeau du traité de paix.

Le mépris de Lénine pour le Traité de Versailles n'était surpassé que par sa haine de ceux qui blâmaient les masses pour les crimes de la classe dirigeante impérialiste et des dirigeants ouvriers chauvins. Pour Lénine, c'était un axiome que la structure de la société capitaliste rendait impossible pour les grandes masses de déterminer directement leur propre volonté et leur destin. Le contrôle capitaliste du pouvoir économique et politique, les écoles, les journaux, la radio etc., aussi bien que l'hétérogénéité des masses, signifient que même la « *démocratie* » capitaliste est une forme de dictature de la bourgeoisie. Et la dictature ne peut pas être renversée directement par les masses. Leur hétérogénéité les empêche de lutter autrement qu'à travers la direction des partis ouvriers. La classe et le parti ne sont nullement identiques. En outre, la direction et les masses du parti ne sont pas la même chose. Classe, parti et direction, ces trois concepts précis sont les pierres angulaires de la politique léniniste. Lénine, dans aucun cas, n'a jamais blâmé les masses — blâmant toujours des partis donnés et surtout leur direction, pour leur échec à renverser le capitalisme.

Dans sa fameuse polémique contre Kautsky (2), Lénine traite de la question de la responsabilité pour le soutien « *socialiste* » de la première guerre impérialiste et de l'écrasement par l'Allemagne de la révolution en Finlande, Ukraine, Lettonie et Esthonie. Ecrivant sous la censure militaire qui protégeait les social-démocrates allemands pro-guerre de la critique de gauche, Liebknecht (3) avait utilisé la formulation selon laquelle « *les prolétaires d'Europe* » étaient coupables de trahison de la révolution russe et internationale. Kautsky avait repoussé l'accusation de Liebknecht. Lénine écrit :

« [...] Kautsky ne comprend pas que, du fait de la censure dans l'Empire allemand, cette "accusation" était peut-être la seule forme sous laquelle les socialistes allemands qui n'avaient pas trahi le socialisme, Liebknecht et ses amis, pouvaient exprimer leur appel aux ouvriers allemands à se débarrasser des Scheidemann et des Kautsky, pour écarter de tels "dirigeants" pour se libérer d'eux, se révolter malgré eux, sans eux et par-dessus leur tête : c'était un appel à la révolution ! »

La révolution par-dessus la tête des Kautsky — mais nécessairement sous la direction d'un parti et de ses cadres dirigeants. Ni la révolution ni aucun effort durable n'étaient possibles pour les masses sauf sous la direction d'un parti révolutionnaire. Lénine n'a cessé de l'expliquer. Blâmer les masses, c'était soit de la stupidité, soit le truc classique des canailles qui rejettent sur d'autres leurs propres responsabilités.

Cette idée est exprimée dans les documents fondamentaux de l'Internationale communiste au temps de Lénine et de Trotsky dans la thèse « *Le rôle du Parti communiste dans la Révolution prolétarienne* », du deuxième congrès :

« [...] *La droite du parti social-démocrate indépendant d'Allemagne, chaque fois qu'elle s'est compromise, a fait référence à la "volonté des masses", ne comprenant pas que le parti existe précisément pour marcher devant les masses et leur montrer le chemin* ».

Tel est en bref le concept léniniste de la relation entre gouvernants impérialistes, classe ouvrière et partis et dirigeants de cette dernière. Sur cette base, il est impossible de blâmer les masses pour les crimes des impérialistes et de leurs lieutenants ouvriers. Du point de vue du bolchevisme, il serait impossible de justifier un second Versailles — indépendamment du fait que le bolchevisme considère tous les impérialistes, des deux côtés, comme également responsables d'être les instigateurs des guerres mondiales.

Le rejet stalinien du concept de Lénine

Le concept bolchevique des masses est maintenant ouvertement et de façon flagrante rejeté par les staliniens. Ils blâment maintenant non les dirigeants des partis du prolétariat allemand — ce qui signifierait avant tout les dirigeants staliniens — mais les masses. Le Parti communiste allemand a récemment publié un véritable recueil d'attaques staliniennes contre le prolétariat allemand. C'est le numéro de mars 1942 de *World Survey*, mensuel de l'Internationale qui a remplacé *Communist International*.

Examinons ce recueil stalinien, article après article. Vient d'abord l'Ordre du Jour de Staline du 23 février à l'Armée rouge, auquel nous avons déjà fait référence. Puis vient un article d'E. Gerö (4), « *Pour la Défaite complète de l'Allemagne hitlérienne* » qui culmine avec cette perle : « *Mais pour quoi combattent les soldats de l'armée de voleurs nazis ? Pour quoi combattent et meurent-ils, sinon pour leur soif d'enrichissement personnel, leur instinct sadique de tueurs ?* » (p. 16)

Telle est la description stalinienne de prolétaires allemands mobilisés par la dictature fasciste !

Puis vient un article de M. Kalinine (5), président de l'Union soviétique, bâti autour d'une série de lettres qui auraient été trouvées sur des prisonniers et des morts allemands. Ces lettres qui expriment un désir de faire du butin en Russie sont utilisées par Kalinine pour montrer « *combien largement* » et « *combien profondément* » les plans fascistes sont « *enracinés chez les soldats allemands* » ! (p. 28).

L'article qui suit est « *La Nation allemande au carrefour de l'Histoire* », par Peter Wieden (6). Il rejette le blâme pour le fascisme hitlérien sur la nation allemande et son histoire, tout à fait dans l'esprit de sir Robert Vansittart (7) l'un des principaux dénonciateurs du caractère acharné de l'Allemagne :

« *L'hitlérisme est bien entendu l'expression directe et la plus extrême de l'impérialisme réactionnaire allemand. Mais les traits spécifiques de l'impérialisme allemand, sa brutalité, son agressivité, sa dégénérescence, s'expliquent dans une certaine mesure par le développement spécifique de la nation allemande [...]. Les traditions nationales du peuple allemand qui ne sont basées sur aucune expérience révolutionnaire, ont été historiquement entremêlées avec la réaction, le militarisme et les guerres prédatrices [...]. Marx et Engels ont armé la classe ouvrière allemande de l'idéal du socialisme scientifique.*

Mais il y avait au même moment Lassalle, l'ombre de Bismarck (8) dans le mouvement ouvrier, précurseur du "socialisme national" et le marxisme n'a jamais complètement surmonté son influence ».

Chaque ligne est une falsification délibérée de l'histoire du prolétariat allemand. C'est un mensonge délibéré que de faire de Lassalle un précurseur des nazis [...] Comment mentionner Lassalle sans citer Wilhelm Liebknecht, August Bebel (9) et la floraison du mouvement entre 1870 et 1910 ? [...] Le travail gigantesque de la social-démocratie pendant un demi-siècle, sur les épaules duquel Lénine a su monter – sans cela, la révolution russe était inconcevable –, tout cela a été extirpé pour les objectifs réactionnaires de Staline.

Pourquoi la social-démocratie allemande a-t-elle dégénéré en réformisme et chauvinisme ? Ce faussaire stalinien fait apparaître cela comme un phénomène « *allemand* ». Mais la même chose s'est produite en Angleterre, en France, aux Etats-Unis, *en Russie* où le fondateur du marxisme russe, Plékhanov (10), est devenu un social-chauvin — ce fut un phénomène mondial provoqué, ainsi que Lénine l'a expliqué clairement, par le développement de 1870 à 1914 de l'impérialisme et d'une aristocratie ouvrière liée à l'impérialisme par ses intérêts.

Le stalinisme, rendant hommage du bout des lèvres au léninisme, doit concéder que la Première Guerre mondiale, comme l'a dit Lénine, était une guerre impérialiste pour laquelle les deux côtés étaient également coupables. Pourtant Wieden écrit :

« Depuis le début, l'Allemagne a été un impérialisme très bruyant et agressif, brandissant toujours ses armes et créant dans toute l'Europe un sentiment d'alarme et de fièvre guerrière... L'impérialisme allemand travaillait en direction de la guerre et d'un nouveau partage du monde ».

Ecrire cela sans dire un mot de la culpabilité égale des autres puissances impérialistes, revient à signer la clause sur la culpabilité du traité de Versailles. Après cette première esquisse de l'« *histoire* » allemande, Wieden en vient à falsifier l'histoire d'après-guerre du prolétariat allemand, mettant sur ses épaules le blâme pour l'échec à mener à bien la révolution prolétarienne.

Mensonges staliniens sur 1918-1933

Sur la révolution avortée de 1918, il écrit :

« Pour l'Allemagne, la guerre se termina par un effondrement militaire et politique, celui des forces réactionnaires qui avait entraîné l'Allemagne dans la guerre. [...] La chance passa. Une fois de plus les destinées du peuple allemand étaient dans les griffes de la réaction [...] La direction opportuniste de la social-démocratie allemande endossa une terrible responsabilité historique quand elle se rangea du côté de la contre-révolution » (p. 45)

Que les ouvriers allemands se soient soulevés, les armes à la main, écrasant capitalistes et Junkers, créant des soviets, seulement pour être frustrés des fruits de la révolution par les réformistes — de cela il n'y a pas un mot chez cet « *historien* » stalinien. Pourquoi les spartakistes, précurseurs du Parti communiste, n'ont-ils pas mené les travailleurs à la victoire ? Cette question-clé des événements de 18-19 n'est même pas effleurée par le faussaire stalinien ! Il ne mentionne même pas les spartakistes ! Leurs tragiques erreurs, l'immaturation de leur stratégie et de leur tactique et, de là, la profonde leçon qu'on ne peut pas, du jour au lendemain, bâtir les cadres d'un parti révolutionnaire au milieu de la révolution, de tout cela,

pas un mot dans cette « *histoire* » stalinienne. Au lieu de cela, on nous dit que « *la chance passa* » — à cause des masses sans doute — poursuivant ainsi la fausse image des caractéristiques « *propres* » du prolétariat allemand.

En dépit du travail contre-révolutionnaire de la social-démocratie, en dépit du bain de sang par Noske — 15 000 ouvriers furent tués pendant les neuf premiers mois de 1919 dans les incessants combats de guerre civile — le jeune Parti communiste d'Allemagne grandit rapidement en un parti de masses. Malgré sa défaite en mars 1921 — une insurrection prématurée —, il dépassait les 500 000 membres en 1922. En 1923 la situation était de nouveau révolutionnaire. Des observateurs impartiaux reconnaissent qu'à l'été 1923 le Parti communiste était indiscutablement le dirigeant de la grande majorité des prolétaires allemands. L'inflation et la faim amenaient les masses petites-bourgeoises à accepter l'issue révolutionnaire. Qu'arriva-t-il ? Voici la référence en trois phrases de Wieden à ce grand tournant de l'histoire contemporaine :

« En 1923, on arriva au choc décisif pour une longue période entre les forces de la réaction et celles de la révolution. La défaite des forces révolutionnaires fut une tragédie nationale pour l'Allemagne. La voie s'ouvrait désormais à l'impérialisme allemand pour résoudre à sa façon, par une guerre sanglante, le problème allemand ».

Chaque mot est faux. Il n'y eut pas de « *choc décisif* ». Au contraire, la direction Brandler (11) du Parti communiste allemand n'appela pas les masses à la révolution, mais laissa échapper l'occasion. Derrière Brandler, il y avait la *troïka* de Moscou : Zinoviev, Boukharine et Staline (12), ce dernier conseiller (en fait donnant ordre) à Zinoviev et Boukharine de freiner le parti allemand. Ce sont la *troïka* et la direction Brandler qui portent la responsabilité de n'avoir pas agi en 1923, et il n'est pas vrai, comme le prétend Wieden, que cet échec fut le résultat d'un « *choc décisif* » (13)

Également fautive est son affirmation que l'échec de 1923 « *ouvrait définitivement la voie à l'impérialisme allemand* » pour la guerre. Wieden ne dit cela que pour dissimuler la responsabilité de Staline pour les événements des dix dernières années, surtout le fait que le grand Parti communiste allemand, qui comptait 600 000 membres et avait reçu six millions de voix en 1932, disparut en mars 1933 sans combat, même pas un combat d'arrière-garde comme celui des social-démocrates autrichiens contre l'artillerie de Dollfuss (14) en 1934.

A ces faux, Wieden ajoute cette version des événements de 1929 à 1933 :

« La crise économique mondiale qui éclata en 1929 porta la tension sociale à sa limite extrême [...] L'impérialisme allemand sentait le sol brûler sous ses pieds [...] mais ses plans furent aidés par plusieurs facteurs. L'un de ceux-ci fut la politique de la social-démocratie qui repoussait la petite-bourgeoisie. Divisée et déchirée de luttes internes [...] la classe ouvrière n'avait qu'un faible pouvoir d'attraction [...] Le chômage catastrophique démoralisait une partie des travailleurs. Déprimées, désespérées, des masses politiquement illettrées mises en mouvement étaient prêtes à suivre n'importe quel démagogue, même s'il promettait la lune. C'est dans ces heures décisives pour la nation que les traditions chauvines et réactionnaires ressuscitèrent et plongèrent l'Allemagne comme sous une pluie de crasse et de boue ».

Mais où était dans tout cela le grand Parti communiste allemand ? Le prolétariat russe était lui aussi « *divisé* » en été 1917 et les catastrophes de la guerre entraînaient des masses, encore plus « *désespérées et politiquement illettrées* » de ce pays petit-bourgeois, « *à suivre n'importe quel démagogue* ». Mais c'est le parti bolchevique qui vainquit en Russie alors que les fascistes ont gagné en Allemagne. Lénine poserait la question-clé. Pourquoi le PC allemand n'a pas réussi à mener les masses à la victoire, qu'est-ce qui était

faux dans sa politique et ses mots d'ordre ? Mais le stalinisme préfère rejeter sur les masses ses propres crimes. Pas un mot sur la capitulation sans combat des dirigeants staliniens en Allemagne ; à la place, « *la résurrection des traditions chauvines et réactionnaires* », préalablement forgées en « *histoire* » pour couvrir le crime de Staline, aidant Hitler à marcher au pouvoir.

L'article suivant de ce recueil stalinien « *De l'incendie du Reichstag à la conflagration mondiale* », par G. Friedrich (15), semble un moment poser la vraie question :

« *En novembre 1932, le parti d'Hitler ne perdit pas moins de deux millions de voix tandis que le PC d'Allemagne s'assurait une brillante victoire avec six millions de voix. Comment donc Hitler a-t-il pu "prendre le pouvoir" dans de telles conditions ?* » (p. 47).

Cette question très pertinente est cependant immédiatement réduite au fait évident qu'Hitler n'a pas pris le pouvoir au sens « *révolutionnaire* » de l'expression, mais a été « *porté à la chancellerie par les intrigues de couloirs de ses promoteurs capitalistes* », ce qui est vrai mais ne résout pas l'essence de la question : comment Hitler a-t-il pu mettre hors la loi le Parti communiste et écraser les syndicats en quelques semaines seulement, après que six millions de travailleurs aient voté communiste et sept millions socialiste ? A l'essence de cette question, ni G. Friedrich ni aucun autre stalinien n'ose répondre, car répondre serait condamner Staline et ses laquais de la direction allemande qui, ayant laissé Hitler accéder au pouvoir, ont pris des billets d'avion et filé à Moscou, laissant les masses sans dirigeants. Au lieu de répondre à cette question, Friedrich écrit :

« *L'incendie du Reichstag marqua le début d'une époque de l'histoire allemande, grande seulement par les crimes hideux, honteux et vils qui ont jeté la honte sur tout le peuple allemand* ». (p. 49)

Dire que cela jeta la honte sur tout le peuple allemand, cela signifie blâmer les masses pour les crimes des nazis !

Friedrich conclut son compte rendu de l'incendie du Reichstag et du procès :

« *A cette époque, les masses du peuple ne réussirent pas à continuer la lutte et à la mener à sa conclusion logique. Plus vite et plus profondément, il nous faut maintenant rattraper le temps perdu* » (p. 55).

Les « *masses ont échoué* » et nous — sans doute le PC d'Allemagne — devons maintenant rattraper « *le temps perdu* » — le temps perdu par les masses. Mais où étions « *nous* », le PC d'Allemagne, l'Internationale communiste et l'Union soviétique et son Armée rouge en 1933 ? Avant même l'arrivée des nazis au pouvoir, Trotsky insistait pour la mobilisation de l'Armée rouge pour empêcher le déchaînement meurtrier contre l'Union soviétique qui était l'objectif fondamental d'Hitler. « *Nous* », c'étaient les staliniens, qui ont fui le champ de bataille d'Allemagne et ont conduit la politique extérieure couarde et provinciale au Kremlin, pour en venir aujourd'hui à blâmer pour la catastrophe les masses d'Allemagne qui ont été foulées aux pieds.

Blâmer les masses pour la guerre !

Tous les articles précédents ne sont cependant que des levers de rideau pour l'article de K. Erwin ¹, « *De l'intoxication de la victoire aux sanglots amers* », ostensiblement écrit par un dirigeant du parti communiste de l'intérieur de l'Allemagne en décembre 1941.

Cet article est une longue condamnation des masses pour n'avoir pas réussi à empêcher l'attaque de l'Allemagne contre l'Union soviétique et pour continuer à obéir aux maîtres nazis. Voici comment Erwin (16) rend compte des événements à Berlin le 22 juin 1941, la veille de l'attaque de l'URSS par Hitler :

« A sept heures du matin, nos camarades étaient en route vers les usines avec des instructions d'organiser des meetings de protestation par action directe. Je réussis à me frayer un chemin vers l'une de ces réunions secrètes pour discuter avec nos gens. [...] Il n'y avait bien sûr aucun signe d'enthousiasme dans la population et on sentait l'alarme et la défection partout [...]

De toute évidence, Hitler avait une raison de craindre son peuple et était prêt à le traiter brutalement. Nous, communistes, nous attendions aussi à un jour agité à Berlin. Nous avons été en fait convaincus qu'après la conclusion du pacte germano-soviétique, Hitler n'aurait pas été capable de lancer notre peuple dans une guerre contre l'URSS. Nous faisons confiance à la sagesse et à la conscience de classe de l'ouvrier berlinois. Mais les événements montrèrent que nous faisons un mauvais calcul.

Vers le soir, il devint clair que l'ouvrier berlinois ne broncherait pas. Des tentatives de nos camarades de tenir des meetings de masse près des usines n'eurent aucun succès. Tout ce que nous avons pu mettre sur pied, ce furent de petites réunions clandestines de nos organisations du parti et sympathisants dans divers arrondissements [...]

Pendant tout ce temps, nous avons vu avec détresse et affliction que la guerre, comme une vague, passait par-dessus la tête de nos organisations du parti qui revenaient tout juste à la vie ».

Et Erwin blâme, non le cours erroné de 19 ans de stalinisme en Allemagne, mais les masses désorientées et désorganisées :

« On peut trouver l'explication dans la couardise de ceux qui, bien qu'opposés à la criminelle guerre anti-soviétique, essayèrent néanmoins de mettre en avant quelque excuse pourrie pour leur capitulation. Certains raisonnaient de façon purement philistine : "C'est comme se taper la tête contre le mur. Les nazis sont forts et si on lève le petit doigt, on est tué ou jeté en prison". Ces gens oubliaient que, sur une ligne semblable, les ouvriers russes n'auraient jamais renversé le tsarisme et aboli la domination des seigneurs et des capitalistes.

Parmi les anciens social-démocrates, il ne manquait pas de gens qui préféraient que d'autres tirent pour eux les marrons du feu. Ils pensaient qu'il était "trop tôt pour agir. Nous devons attendre que les Russes aient cassé la tête d'Hitler".

Des soldats anti-nazis au front essayaient de trouver quelque justification en se référant à la discipline militaire. "Nous sommes des soldats, argumentaient-ils, et n'avons d'autre choix que d'obéir aux ordres" (pp. 55-56)

Il n'y a pas un gros travail à faire pour dévoiler les lâches tentatives de certains éléments antifascistes qui bavardent sur la question de la responsabilité quand notre classe ouvrière et notre peuple supportent le poids de la guerre contre l'Union soviétique. Ces gens disaient : "Seuls les nazis sont responsables de la guerre anti-soviétique et de l'invasion de l'URSS". Que les bandits nazis soient responsables, cela ne fait aucun doute, mais nous disons que ceux qui ont en fait encouragé leurs crimes par leur silence et leur passivité, doivent porter leur part de responsabilité. Celui qui se tait se dénonce lui-même comme un participant aux crimes nazis » (p. 67).

Il est difficile de trouver les mots adéquats pour caractériser la bassesse de ces attaques contre le prolétariat allemand. En 1918, le prolétariat allemand a fait une révolution armée et a été frustré de sa victoire par la direction sociale-démocrate. En 1923 il l'a été par le PC et par Staline ; à tout instant entre 1918 et 1934, le prolétariat a démontré qu'il était prêt à mourir en luttant pour un monde meilleur et, au lieu, a été livré aux mains d'Hitler par le stalinisme et la social-démocratie. Épuisé par quinze ans de lutte héroïque mais vaine, le prolétariat allemand pouvait encore déposer dans les urnes treize millions de bulletins de vote pour le socialisme et le communisme à la veille de la victoire hitlérienne. Il est hors de doute qu'après cet épuisement, les masses allemandes, quand la série ininterrompue des victoires d'Hitler fut suivie par des victoires plus gigantesques encore, succomba à l'intoxication chauvine. Ayant été trahis par les partis de la classe ouvrière, elles étaient moralement submergées par les victoires d'Hitler. Mais l'intoxication chauvine n'est pas propre au prolétariat allemand. Même les masses russes de la Russie tsariste y succombèrent en 1914 et leur tête ne devint claire qu'avec les défaites et la faim et aussi les bolcheviks qui expliquaient ce qui se passait, rassemblaient prudemment les ouvriers conscients par un ou par deux, attendaient l'occasion inéluctable.

Au lieu d'expliquer aux travailleurs allemands, il arrive un bureaucrate stalinien — plus précisément, il envoie les dévoués militants de base de l'usine se sacrifier en essayant de tenir des réunions ouvertes « *par action directe* » tandis que lui-même se rend à une « *réunion secrète* » et condamne le prolétariat allemand pour n'avoir pas, à l'apogée de la puissance et des victoires d'Hitler, arrêté la guerre ! Les travailleurs dévoués et fidèles au socialisme comme aux méthodes léninistes de travail, qui disent qu'il est impossible d'apparaître ouvertement dans de telles conditions, le vil bureaucrate les condamne : « *L'ouvrier berlinois ne bronchera pas* ». Écrivant probablement non de Berlin, mais de Suisse, il sourit avec mépris des soldats antinazis qui expliquent qu'à cette étape ils n'ont d'autre choix que d'obéir aux ordres. Il répond au prolétariat allemand avec l'ultimatum qu'ils portent la responsabilité de la guerre contre l'Union soviétique. Hitler ne pouvait rêver mieux que cette combinaison stalinienne : le sacrifice bureaucratique des cadres du parti dans des tentatives aventuristes pour tenir des meetings de masse ouverts sous la dictature nazie, le jour même où commence la guerre nazi-soviétique, et la menace que « *ceux qui doivent porter leur part de responsabilité* » sont ceux qui « *encouragent* » Hitler par leur passivité et leur silence. L'aventurisme expose prématurément et détruit les antifascistes ; la menace de punition après-guerre garde les masses dans la soumission à Hitler.

S'il y avait encore un doute sur la façon dont les staliniens rejetèrent le blâme sur les grandes masses d'Allemagne, un autre article du même recueil est titré « *Les meurtriers fascistes et leurs complices seront tenus à rendre compte pour leur responsabilité* »... et développe :

« Mais la responsabilité [d'Hitler] est partagée aussi par ceux des soldats qui, obéissant aux ordres criminels de leurs supérieurs, ont détruit les villes et villages soviétiques, pillé la population et les kolkhozes pour ravitailler les hordes fascistes, et participé à l'exécution des sentences de mort sur des citoyens soviétique. Ces crimes de cauchemar déshonorent la nation allemande. Personne en Allemagne ne peut aujourd'hui invoquer l'excuse qu'on ignorait ces atrocités parce que les gouvernants fascistes les avaient cachées au peuple allemand. Des centaines de lettres écrites par des soldats allemands racontent comment les guerriers d'Hitler "organisaient" c'est-à-dire volaient, comment ils brutalisaient les civils. Ces lettres parlent de ces choses comme des faits quotidiens. Et que dire des milliers de lettres reçues au front par des soldats allemands, de parents et d'amis, particulièrement pendant les premiers mois et des demandes nombreuses d'"organiser" et d'envoyer différents produits qu'on ne peut en aucun cas considérer comme des trophées de guerre [...] Et si le peuple allemand et particulièrement la classe ouvrière continuent à se taire, s'ils ne

réussissent pas à élever puissamment leur protestation, alors on leur donnera la responsabilité des crimes commis en leur nom par les hitlériens. »

« Quelle détérioration morale de l'Allemand moyen s'exprime dans les mots "mais ces Polonais ne sont pas des Allemands" » — et alors tout est possible (pp. 80-81).

Ainsi les staliniens comptent-ils dans les « *complices d'Hitler* » les soldats qui exécutent les ordres militaires, leurs familles qui en reçoivent des objets, et « *l'Allemand moyen* ».

C'est précisément cette peur des masses d'être chargées de la responsabilité de la guerre si l'Allemagne perd l'arme essentielle d'Hitler dans le maintien de son emprise sur l'armée et la population civile, comme les bureaucrates staliniens le signalent par inadvertance. Dans un article censé être écrit en Allemagne, Erwin écrit :

« La majorité croit que la seule voie pour la paix passe par la victoire allemande. Je souligne particulièrement ce point, car c'est l'une des plus grandes difficultés de notre travail pour appliquer le mot d'ordre du Comité central de notre parti, "Frappez Hitler par derrière". (p. 59)

Le soldat allemand se bat mais sans aucune conviction, sans espoir et sans perspective, pris au piège comme le loup qui n'a pas le choix (p. 64).

L'Allemand moyen [...] réalise qu'il va devoir répondre. Pour la première fois il y a de la peur pour la haine farouche des peuples, une peur qui encercle littéralement l'Allemagne d'aujourd'hui. Cette peur, Hitler l'utilise à ses propres fins. "On nous pendra à la même corde si nous sommes vaincus" dit Goebbels au peuple allemand. Les nazis veulent garder le peuple allemand et l'armée allemande dans la soumission par peur de la défaite » (p. 64)

Pourquoi la majorité croit-elle que seule la victoire allemande leur donne un espoir de paix ? De toute évidence ils ont peur d'un nouveau Versailles. Le soldat « *comme le loup piégé n'a pas d'autre choix* » et craint lui aussi Versailles. La « *peur de la défaite* » ne peut être que la peur d'un deuxième Versailles. Que répondent donc les staliniens aux ouvriers et aux soldats pour les rassurer sur le monde d'après-guerre ? Deux réponses, ici, données par Erwin :

« Les nazis veulent garder le peuple allemand et l'armée allemande soumis par peur de la défaite. Mais plus grande sera la dimension de l'actuelle catastrophe allemande, moindre sera la peur du peuple de la défaite, car aucun avenir ne saurait être pire que ce présent qu'ils vivent.

A la suite de Goebbels (17), les nazis essaient d'intimider les ouvriers avec l'épouvantail d'un nouveau Versailles. A cela, les ouvriers répondent et avec de bonnes raisons : "L'Union soviétique n'est pas engagée dans une guerre de conquête. Elle combat l'Allemagne nazie qui a attaqué. Les nazis vont souffrir ; tant mieux pour le peuple allemand" » (p. 64).

Notez bien ces réponses staliniennes. Elles disent tout ce dont nous avons besoin de savoir de la politique stalinienne d'aujourd'hui et de ses perspectives pour la conférence de paix. « *Nous craignons un deuxième Versailles* », disent les ouvriers allemands. Les staliniens répondent : « *1/ Il n'y aura pas pire que ce que vous avez et 2/ de toute façon, la guerre soviétique est progressiste* ».

Mais pas un mot d'engagement que le Kremlin et la Comintern combattront côte à côte avec une Allemagne ouvrière contre un second Versailles ! Pas même une demi-promesse qu'il n'y en aura pas ! Au contraire ces réponses staliniennes assument implicitement la vraisemblance d'un deuxième Versailles.

Tout en rendant hommage du bout des lèvres à la doctrine des fondateurs de l'Etat ouvrier, le stalinisme, à chaque nouvelle étape de sa dégénérescence, doit rejeter l'un après l'autre les principes du léninisme. Il en est arrivé aujourd'hui à nier ouvertement la conception de Lénine sur les rapports entre classe, parti et direction. Pavant la voie pour une collaboration dans la rédaction d'un deuxième Traité de Versailles, le stalinisme blâme le prolétariat allemand pour la situation dans laquelle l'ont mis le stalinisme et la social-démocratie.

Mais la clause de « *culpabilité pour la guerre* » de Staline ne sera pas plus acceptée par le prolétariat allemand et l'avant-garde du prolétariat mondial, qui se solidariseront totalement avec ses frères allemands, qu'ils n'ont accepté celle qui était inscrite dans le Traité de Versailles. Bâillonné par Hitler et trahi par Staline, le prolétariat allemand ne peut donner aujourd'hui sa réponse. Mais il répondra, nous en sommes certains. Marx et Engels, Mehring et Clara Zetkin (18), Wilhelm et Karl Liebknecht n'étaient pas des produits accidentels du prolétariat allemand. La partie du prolétariat allemand, qui, depuis cinquante ans, a inspiré le prolétariat mondial par ses réalisations, se lèvera de nouveau et règlera ses comptes non seulement avec les nazis et leurs maîtres capitalistes, mais aussi avec les diffamateurs staliniens.

Notes :

(1)« *Stalin blames the German Proletariat* », *Fourth International*, vol. III, juin 1942, pp. 196-191.

(2) **Karl Kautsky** (1854-1938), surnommé « *le Pape de la social-démocratie* », était considéré comme le successeur de Marx et Engels. Il avait condamné la révolution russe et Lénine lui avait répondu par un pamphlet : *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*.

(3) Fils du pionnier socialiste **Wilhelm Liebknecht** (1826-1900), **Karl Liebknecht** (1871-1919) était l'un des chefs de file de la gauche socialiste puis leader communiste, il fut assassiné en même temps que Rosa Luxemburg.

(4) **Ernö Gerö** (1898-1980), hongrois, agent de confiance de la Comintern, secrétaire de Manuilsky, il a joué un rôle particulier en Espagne dans la lutte contre le POUM. Plus tard, un des purgeurs de la Comintern, il a été exclu à la suite de la révolte hongroise de 1956 qu'il avait provoquée.

(5)**Mikhaïl I. Kalinine** (1875-1946), potiche de Staline à la direction du PC de l'URSS.

(6)**Peter Wieden** est le pseudonyme de l'Autrichien **Ernst Fischer**, (1899-1972), réfugié en URSS en 1934, devenu un des « *spécialistes* » de la Comintern.

(7)Sir **Robert Vansittart** of Denham (1881-1957), diplomate britannique, sous-secrétaire d'Etat jusqu'en 1938, puis conseiller spécial du ministre des affaires étrangères jusqu'en 1941.

(8) **Ferdinand Lassalle** (1825-1864) fut le fondateur du mouvement socialiste en Allemagne. Il crut un moment possible une alliance temporaire avec le chancelier prussien **Otto von Bismarck**, (1815-1898) qui allait devenir l'homme de l'unité allemande. Mais la formule ci-dessus est inacceptable parce que malhonnête.

(9) **August Bebel** (1840-1913), ouvrier, fut l'homme qui jeta les bases du premier grand parti ouvrier centralisé, le Parti social-démocrate allemand.

(10) **Georgi V. Plékhanov** (1857-1918), fut le premier marxiste russe et introduisit les idées de Marx dans l'empire tsariste. Il rompit avec les bolcheviks avec la guerre et la révolution.

(11) Heinrich Brandler (1881-1967) fut le président du parti allemand de 1922 à la fin 1923.

(12) La troïka se forma un peu plus tard dans cette composition et contre Trotsky. Les hommes cités ici n'avaient pas une position identique sur l'Allemagne ; seul Staline était partisan de « freiner les Allemands ».

(13) Sur ce point, Morrow a raison : il n'y eut pas de choc, donc pas décisif !

(14) **Engelbert Dollfuss** (1892-1937) leader des catho-fascistes autrichiens réprima à coups de canon l'insurrection des milices socialistes dans les villes ouvrières.

(15) **G. Friedrich** désigne **Bedrich (Fritz) Geminder** (1901-1952), à Moscou depuis 1934, travaillant à la Comintern comme responsable de la presse et de l'information et membre du secrétariat de Dimitrov.

(16) **K. Erwin**. Nous n'avons pas percé son identité. Nous savons seulement que le responsable du groupe clandestin de Berlin était le métallo **Robert Uhrig** (1903-1944) et que le représentant du CC en Allemagne, **Alfred Kowalke** (1907-1944) conservait la liaison avec lui par l'intermédiaire de **Werner Seelenbinder** (1904-1944). P. Erwin serait donc l'un ou l'autre (selon *Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung*, ch. XI, septembre 39-mai 45).

(17) **Paul J. Goebbels** (1897-1945), lieutenant d'Hitler, fut aussi son très efficace ministre de la propagande.

(18)**Franz Mehring** (1846-1919), intellectuel allemand, démocrate passé au socialisme, membre du groupe Spartakus, **Clara Zetkin** (1857-1933), organisatrice des femmes social-démocrates, membre du KPD à sa formation, étaient deux figures de proue du communisme allemand.